

Comment le moyne fut festoyé par Gargantua et des beaulx propos qu'il tint en souppant. Chapitre 39

Quand Gargantua feut à table et la première pointce des morceaux feut bauffrée, Grandgousier commença raconter la source et la cause de la guerre meue entre luy et Picrochole, et vint au point de narrer comment Frère Jean des Entommeures avoit triomphé à la défence du clous de l'abbaye, et le loua au-dessus des prouesses de Camille, Scipion, Pompée, César et Thémistocles. Adoncques requist Gargantua que sus l'heure feust envoyé querir, affin qu'avecques luy on consultast de ce qu'estoit à faire. Par leur vouloir l'alla querir son maistre d'hostel, et l'admena joyeusement avecques son bas ton de croix sus la mulle de Grandgousier.

Quand il feut venu, mille charesses, mille embrassemens, mille bons jours feurent donnez : « Hés, Frère Jean, mon amy, Frère Jean, mon grand cousin, Frère Jean, de par le diable, l'acollée, mon amy!

- A moy la brassée!

- Cza, couillon, que je te esrène de force de t'acoller! » Et Frère Jean de rigoller! Jamais homme ne feut tant courtoys ny gracieux.

« Cza, cza (dist Gargantua), une escabelle icy, auprès de moy, à ce bout.

- Je le veulx bien (dist le moyne), puis qu'ainsi vous plaist. Page, de l'eau! Boute, mon enfant, boute: elle me refraischira le faye. Baille icy que je guargarize.

- *Deposita cappa*¹ (dist Gymnaste); oustons ce froc.

- Ho, par Dieu (dist le moyne), mon gentilhomme, il y a un chapitre *in stalulis Ordinis*² auquel ne plairoit le cas.

- Bren (dist Gymnaste), bren pour vostre chapitre. Ce froc vous rompt les deux espauls; mettez bas.

- Mon amy (dist le moyne), laisse-le moy, car, par Dieu! je n'en boy que mieulx : il me fait le corps tout joyeux. Si je le laisse, Messieurs les pages en feront des jarretières, comme il me feut fait une foys à Coulaines³. Davantaige, je n'auray nul appétit. Mais, si en cest habit je m'assys à table, je boiray, par Dieu! et à toy et à ton cheval, et de hayt. Dieu guard de mal la compaignie! Je avois souppé; mais pour ce ne mangeray-je point moins, car j'ay un estomac pavé, creux comme la botte saint Benoist⁴, tous jours ouvert comme la gibbessière d'un advocat. De tous poissons, fors que la tanche⁵ prenez l'aesle de la perdrys ou la cuisse d'une nonnain. N'est-ce falotement⁶ mourir quand on meurt le caiche⁷ roidde? Nostre prier ayme fort le blanc de chapon.

Notes : 1. Formule liturgique indiquant le moment où l'officiant doit ôter sa chape. 2. Rabelais dut demander l'absolution au pape pour avoir enfreint les statuts de l'Ordre bénédictin. 3. Le château de Coulaines était situé non loin de Chinon. 4. Cette grande *botte* creuse était la cuve du couvent bénédictin de Bologne. 5. Début d'un proverbe indiquant la partie la plus savoureuse des poissons en général; Frère Jean ne se limite pas à ce plat de carême. 6. En falot, c'est-à-dire en joyeux drille. 7. Selon un dicton latin, *Qui de non nain jouit meurt en tendant le vit*.

Comment le moine fut fêté par Gargantua et des beaux propos qu'il tint en souppant. Chapitre 39

Quand Gargantua fut attablé et qu'ils eurent bâfré les premiers morceaux qui leur tombaient sous la dent, Grandgousier commença à raconter l'origine et la cause de la guerre déclenchée entre Picrochole et lui-même. Il en arriva au point où il fallait narrer comment Frère Jean des Entommeures avait triomphé lors de la défense du clos de l'abbaye. Il fit son éloge et plaça sa prouesse au-dessus de celles de Camille, Scipion, Pompée, César et Thémistocle. 5 Gargantua voulut qu'on l'envoyât chercher sur l'heure pour délibérer avec lui de ce qu'il convenait de faire. Son maître d'hôtel, selon leur volonté, alla le chercher et le ramena joyeusement, avec son bâton de croix, sur la mule de Grandgousier.

Quand il fut arrivé, ce furent mille aménités, mille accolades, mille salutations :

« Hé! Frère Jean, mon ami, Frère Jean, mon grand cousin, Frère Jean, de par le diable, l'accolade, mon ami!

10 - A moi l'embrassade!

- Viens là, mon couillon, que je t'éreinte à force de te serrer dans mes bras! »

Et Frère Jean de jubiler! Jamais nul homme ne fut si aimable ni gracieux.

« Là, là, dit Gargantua. Sur une escabelle, ici, au bout, à côté de moi!

15 - Je veux bien, dit le moine, puisque cela vous fait plaisir. Page, de l'eau! Donne, mon enfant, donne! Elle me rafraîchira le foie. Verse par ici, que je me gargarise.

- Posez la chape, dit Gymnaste. Otons ce froc.

- Oh! Pardieu! dit le moine, mon gentilhomme, il y a un chapitre dans les statuts de mon ordre auquel cette proposition ne conviendrait guère!

- Merde, dit Gymnaste, merde pour votre chapitre. Ce froc vous brise les deux épauls : jetez-le bas!

20 - Mon ami, dit le moine, laissez-le-moi, car, pardieu! je n'en bois que mieux: il me rend le corps tout joyeux. Si je le laisse, messieurs les pages en feront des jarretières; on m'a fait le coup une fois à Coulaine. En plus je n'aurai aucun appétit. Mais si je m'assieds à table dans cette tenue, je boirai, pardieu! à toi et à ton cheval, et de bon cœur. Dieu garde de mal la compaignie! J'avais soupé, mais je n'en mangerai pas moins, car j'ai l'estomac pavé et creux comme la botte de saint Benoît, toujours ouvert comme la sacoche d'un avocat. De tout poisson autre que la tanche ... Prenez l'aile de la perdrix ou la cuisse d'une nonnain. N'est-ce pas mourir allégrement que de mourir la queue raide ? Notre prier aime beaucoup le blanc de chapon.

Texte 2 – Montaigne, *Essais*, 1580, 1588, 1595, Livre I, chapitre XXVIII, orthographe modernisée

Texte original : p 575 du manuel *L'Ecume des lettres Première*, Hachette.

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances¹ et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité², par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent³. En l'amitié de quoi⁴ je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel⁵ qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens
5 que cela ne se peut exprimer qu'en répondant: «Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Il y a au-delà de tout mon discours⁶, et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sais⁷ quelle force inexplicable et fatale⁸, médiatrice⁹ de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous oyions¹⁰ l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports¹¹: je crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions¹² par nos
10 noms. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés¹³ entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre.

Il écrivit une Satire Latine excellente, qui est publiée¹⁴, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence¹⁵, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous étions tous deux hommes faits, et lui plus de quelques années¹⁶), elle n'avait point à perdre temps. Et n'avait à se régler au patron¹⁷ des amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation¹⁸. Celle-ci n'a point d'autre idée¹⁹ que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille: c'est je ne sais quelle quintessence²⁰ de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena
15 se plonger et se perdre dans la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence²¹ pareille. Je dis «perdre» à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien, ou mien.

Notes : 1. Relations avec des personnes qui nous sont familières. 2. Avantage ou profit. 3. Se tiennent ensemble. 4. De laquelle. 5. Total, absolu. 6. Propos. 7. Je ne sais. 8. Voulu par le destin. 9. Qui joue le rôle d'intermédiaire. 10. Entendions. 11. Qui faisaient plus d'effet que ne devraient raisonnablement en faire des propos tenus sur quelqu'un. 12. Nous nous sommes d'abord connus de nom. 13. Pris : épris. Obligés : liés. 14. Il s'agit d'une satire en latin, publiée par Montaigne en 1571. 15. La rapidité de notre complicité, de notre connivence. 16. La Boétie avait trois ans de plus que Montaigne. 17. Sur le modèle. 18. Fréquentation, commerce des esprits. 19. Modèle. 20. Le meilleur, l'essentiel. En alchimie, le plus subtil extrait d'un corps. 21. Emulation, sentiment qui porte à vouloir égaler les qualités de quelqu'un.

Texte 3 – Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1576 (édition posthume), traduction de Séverine Auffret, Editions Mille et une nuits

L'amitié est un nom sacré, une chose sainte. Elle n'existe qu'entre gens de bien. Elle naît d'une mutuelle estime et s'entretient moins par les bienfaits que par l'honnêteté. Ce qui rend un ami sûr de l'autre, c'est la connaissance de son intégrité. Il en a pour garants son bon naturel, sa fidélité, sa constance. Il ne peut
5 y avoir d'amitié là où se trouvent la cruauté, la déloyauté, l'injustice. Entre méchants, lorsqu'ils s'assemblent, c'est un complot et non une société. Ils ne s'aiment pas mais se craignent. Ils ne sont pas amis, mais complices.

Quand bien même cela ne serait pas, il serait difficile de trouver chez un tyran un amour sûr, parce qu'étant au-dessus de tous et n'ayant pas de pairs, il est déjà au-delà des bornes de l'amitié. Celle-ci fleurit dans l'égalité, dont la marche est toujours égale et ne peut jamais clocher. Voilà pourquoi il y a bien, comme
10 on le dit, une espèce de bonne foi parmi les voleurs lors du partage du butin, parce qu'alors ils y sont tous pairs et compagnons. S'ils ne s'aiment pas, du moins se craignent-ils. Ils ne veulent pas amoindrir leur force en se désunissant.

Mais les favoris d'un tyran ne peuvent jamais compter sur lui parce qu'ils lui ont eux-mêmes appris qu'il peut tout, qu'aucun droit ni devoir ne l'oblige, qu'il est habitué à n'avoir pour raison que sa volonté, qu'il n'a pas d'égal et qu'il est le maître de tous. N'est-il pas déplorable que, malgré tant d'exemples éclatants, sachant le danger si présent, personne ne veuille tirer leçon des misères d'autrui et que tant de gens s'approchent encore si volontiers des tyrans ? Qu'il ne s'en trouve pas un pour avoir la prudence et le
15 courage de leur dire, comme le renard de la fable¹ au lion qui faisait le malade : « J'irais volontiers te rendre visite dans ta tanière ; mais je vois assez de traces de bêtes qui y entrent ; quant à celles qui en sortent, je n'en vois aucune. »

Notes : 1. Fable d'Esopé, « Le Cheval et le lion ».

En ce noble commerce¹, les offices² et les bienfaits, nourriciers des autres amitiés, ne méritent pas seulement d'être mis en compte; cette confusion si pleine de nos volontés en est cause. Car, tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoin, quoi que disent les Stoïciens, et comme je ne me sais aucun gré du service que je me fais, aussi l'union de tels amis étant véritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de différence, bienfait, obligation, reconnaissance, prière, remerciement, et leurs pareils. Tout étant par effet³ commun entre eux, volontés, pensements, jugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance⁴ n'étant qu'une âme en deux corps, selon la très propre définition d'Aristote⁵, ils ne se peuvent ni prêter ni donner rien.

Voilà pourquoi les faiseurs de lois, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, défendent les donations entre le mari et la femme, voulant inférer par là que tout doit être à chacun d'eux, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir⁶ ensemble. Si, en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon. Car cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bienfaire, celui qui en prête la matière et l'occasion est celui-là qui fait le libéral, donnant ce contentement à son ami d'effectuer en son endroit ce qu'il désire le plus. Quand le Philosophe Diogène avait faute d'argent, il disait qu'il le redemandait à ses amis, non qu'il le demandait. Et pour montrer comment cela se pratique par effet, j'en réciterai un ancien⁷ exemple singulier.

Eudamidas, Corinthien, avait deux amis, Charixenus, Sicyonien⁸, et Arétheus, Corinthien. Venant à mourir étant pauvre, et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament: «Je lègue à Arétheus de nourrir ma mère, et l'entretenir en sa vieillesse; à Charixenus, de marier ma fille et lui donner le douaire⁹ le plus grand qu'il pourra; et au cas que l'un d'eux vienne à défaillir, je substitue en sa part celui qui survivra. » Ceux qui premiers virent ce testament, s'en moquèrent; mais ses héritiers, en ayant été avertis, l'acceptèrent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, Charixenus, étant trépassé cinq jours après, la substitution étant ouverte en faveur d'Arétheus, il nourrit curieusement cette mère, et, de cinq talents¹⁰ qu'il avait en ses biens, il en donna les deux et demi en mariage à une sienne fille unique, et deux et demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les noces en même jour.

Cet exemple est bien plein; si une condition en était à dire, qui est la multitude d'amis. Car cette parfaite amitié, de quoi je parle, est indivisible; chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs; au rebours, il est marri qu'il ne soit double, triple ou quartuple, et qu'il n'ait plusieurs âmes et plusieurs volontés, pour les conférer toutes à ce sujet.

Notes : 1. Relation. 2. Devoirs, services. 3. Effectivement. 4. Convenance: accord. 5. Dans *l'Éthique à Nicomaque*, Aristote définit les amis comme n'ayant qu'une seule âme (l'autre, c'est soi-même : *heteros autos*). 6. Partager. 7. Antique. 8. Sicyonien: de la ville grecque de Sicyone, près de Corinthe. 9. Douaire: bien, dot. 10. Monnaie constituant une somme importante.

Langues et cultures de l'Antiquité – lecture cursive : la pensée stoïcienne de l'amitié
Cicéron, *Lélius* ou *De l'amitié* (44 av. J.-C.)

Extrait 1 : Dans le chapitre XXIII, Cicéron traite de la valeur de l'amitié et des raisons qui la font rechercher.

L'amitié est le seul bien dans le monde sur l'utilité duquel il y ait accord unanime. De la vertu même beaucoup font peu de cas: c'est une vanterie, un mot de parade, disent-ils; nombreux sont ceux qui professent le dédain des richesses; ils se contentent de peu, ils aiment un train de vie simple et frugal; quant aux honneurs, objets d'un désir enflammé pour certains, combien y sont indifférents, les tiennent pour la chose du monde la plus vaine et la plus frivole! Et il y a d'autres satisfactions dont la valeur est grande pour les uns, nulle pour beaucoup d'autres. De l'amitié en revanche tous sans exception ont la même opinion, aussi bien ceux qui sont entrés au service de l'État que ceux qui se plaisent aux recherches scientifiques, ceux qui s'occupent de leurs propres affaires sans se mêler de politique, ceux enfin dont les plaisirs remplissent entièrement la vie; tous pensent qu'il n'y a pas de vie possible sans l'amitié, pour peu qu'on veuille vivre en une certaine mesure comme il sied à un homme bien né. L'amitié pénètre, je ne sais comment, dans toutes les vies, son influence est sensible dans toutes les professions. Il y a plus: un homme qui, par âpreté de caractère et insensibilité, va jusqu'à fuir les hommes et les prend en haine, comme on nous dit que faisait à Athènes un certain Timon¹, ne peut cependant se dispenser de chercher quelqu'un auprès de qui déverser sa bile. C'est à la même conclusion qu'on arriverait tout de suite, s'il pouvait se faire qu'un dieu nous retirât de la société des hommes pour nous placer dans quelque endroit solitaire où nous serions pourvus en abondance de tout ce qui est indispensable à la vie, mais où nous n'aurions pas la possibilité d'apercevoir aucun être humain. Quel est l'homme assez insensible pour supporter pareille vie et à qui la solitude ne ravirait-elle pas la jouissance de tous les plaisirs? C'est avec raison qu'Archytas², sauf erreur, avait accoutumé de dire cette parole à nous rapportée par des vieillards qui la tenaient eux-mêmes d'autres vieillards: « Si un homme monté au ciel pouvait de là contempler le spectacle du monde et la beauté des corps célestes, ces merveilles seraient pour lui sans charme, elles en auraient s'il avait quelqu'un à qui en parler. » Ainsi la nature a horreur de la solitude et réclame quelque chose qui puisse servir d'appui; il n'y en a pas de plus doux que l'amitié.

Traduction de Charles Appuhn © Éditions Garnier-Flammarion

Notes : 1. Timon est un contemporain de Socrate ; il a la réputation d'être misanthrope. 2. Archytas, savant et homme d'État, gouverna la cité de Tarente.

Extrait 2 : Ici le personnage de *Lélius*, porte-parole de Cicéron, s'exprime.

Ainsi donc, une amitié entre hommes de bien a de si puissants avantages que je peux à peine les décrire. Pour commencer, en quoi peut bien consister une « vie vivable », comme dit Ennius¹, qui ne trouverait un délassement² dans l'affection échangée avec un ami? Quoi de plus agréable que d'avoir quelqu'un à qui l'on ose tout raconter comme à soi-même? De quoi serait fait le charme si intense de nos succès, sans un être pour s'en réjouir tout autant que nous? Quant à nos défaites, en vérité, elles seraient difficiles à supporter sans cette personne, pour qui elles sont encore plus pénibles à supporter que pour nous-mêmes. Par ailleurs, les autres privilèges auxquels les gens aspirent n'existent qu'en vue d'une seule forme d'utilisation: les richesses, pour être dépensées; la puissance, pour être courtisée; les honneurs, pour susciter les louanges; les plaisirs, pour en tirer jouissance; la santé, pour qu'on n'ait pas à subir la douleur et qu'on dispose des ressources de notre corps. L'amitié, elle, contient une foule de possibilités. Dans quelque direction qu'on se tourne, elle est là, secourable, n'est exclue d'aucune situation, n'est jamais importune, jamais embarrassante. C'est pourquoi *eau ni feu*, comme on dit, *ne nous font plus d'usage que l'amitié*. Et ce n'est pas ici de l'amitié commune ou médiocre, qui pourtant, elle aussi, a de l'agrément et de l'utilité, mais de la vraie, de la parfaite, dont je parle, telle qu'elle a existé entre les quelques personnages qu'on cite³. Car l'amitié rend plus merveilleuses les faveurs de la vie, et ses coups durs, en communiquant et partageant les plus légers.

Or, si l'amitié recèle toutes sortes d'avantages, et d'importance, elle les surpasse tous, parce qu'elle auréole l'avenir d'optimisme et n'admet ni la démoralisation des esprits ni leur capitulation⁴. En effet, observer un véritable ami équivaut à observer quelque version exemplaire de soi-même: les absents sont alors présents, les indigents⁵ sont riches, les faibles pleins de force et, ce qui est plus difficile à expliquer, les morts sont vivants: tant le respect, le souvenir, le regret de leurs amis continue de leur être attaché.

Traduction de X. Bordes.

Notes : 1. Ennius (239-169 av. J.-C.), poète latin. 2. Délassement: détente. 3. Lélius a cité auparavant quelques noms d'hommes de bien, sages et capables d'amitié véritables, dont Scipion. 4. Capitulation: renoncement. 5. Indigents: pauvres, nécessiteux.